

La diablesse, c'est l'ennui

Hedda Gabler

Alexandre Cadieux

Numéro 135 (2), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cadieux, A. (2010). Compte rendu de [La diablesse, c'est l'ennui / *Hedda Gabler*]. *Jeu*, (135), 38–41.

Hedda Gabler

TEXTE **HENRIK IBSEN** / TRADUCTION DU NORVÉGIEN À L'ALLEMAND **HINRICH SCHMIDT-HENKEL**
MISE EN SCÈNE **THOMAS OSTERMEIER**, ASSISTÉ DE **MORITZ RIESEWIECK** / SCÉNOGRAPHIE **JAN PAPPELBAUM**
COSTUMES **NINA WETZEL** / ÉCLAIRAGES **ERICH SCHNEIDER** / MUSIQUE **MALTE BECKENBACH**
CONSEILLER DRAMATURGIQUE **MARIUS VON MAYENBURG** / VIDÉO **SÉBASTIEN DUPOUEY**
AVEC **KAY BATHOLOMÄUS SCHULZE** (EILERT LØVBORG), **ANNEDORE BAUER** (THEA ELVSTED),
WOLFGANG MARIA BAUER (BRACK), **LARS EIDINGER** (JØRGEN TESMAN), **LORE STEFANEK** (DAME JULIANE TESMAN)
ET **KATHARINA SCHÜTTLER** (HEDDA TESMAN).
PRODUCTION DE LA **SCHAUBÜHNE AM LEHNINER PLATZ** (CRÉÉE À BERLIN LE 26 OCTOBRE 2005),
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS DU 10 AU 14 OCTOBRE 2009.

ALEXANDRE CADIEUX

LA DIABLESSE, C'EST L'ENNUI

Si la fable est connue, redonnons-y tout de même un tour de manivelle : Hedda, la fille du général Gabler, rentre d'un ennuyeux voyage de noces en compagnie de son époux, le terne Jørgen Tesman, intellectuel de petite envergure. Resurgit bientôt dans la vie du couple Eilert Løvborg, ex-soupirant de la demoiselle et confrère du monsieur. Homme de mauvaise vie, il vient pourtant de publier un livre que l'on dit brillant. Il avoue toutefois que cet ouvrage n'est rien : celui qu'il prépare aura un impact encore plus grand. Voilà la chaire universitaire que convoitait Jørgen menacée de lui glisser des doigts tant l'ex-ivrogne risque, avec ce nouvel essai percutant, de le coiffer au poteau. Voyant les promesses de confort matériel s'envoler, Hedda brûle le précieux manuscrit, détruisant ainsi la vie de l'homme qui, contrairement à elle, avait à la fois vécu selon ses désirs et trouvé un but à son existence. La chute de Løvborg, qu'elle souhaitait grandiose et noble, n'a pas l'effet escompté ; la belle, dépitée, se tue d'un coup de pistolet, arme héritée de son père.

Une femme de son temps ?

Alors que l'on donnait *Hedda Gabler* au Vaudeville parisien en décembre 1891, environ un an après sa parution en norvégien, le critique Jules Lemaitre tenta de situer la pièce dans l'œuvre du dramaturge Henrik Ibsen. Si, selon lui, l'auteur avait présenté

auparavant des personnages qui s'affranchissaient, ou tentaient de s'affranchir, de la morale religieuse, le critique sent qu'avec cette nouvelle pièce l'affirmation de l'esprit et de l'individualité ne saurait toujours correspondre à l'élévation de l'âme. Il note que « la revendication de l'autonomie morale, magnifique et bienfaitrice chez un Luther ou un Rabelais, [...] peut devenir malfaisante et grotesque chez une vaniteuse névrosée comme Hedda Gabler, et n'est plus que l'adoration prétentieuse, féroce – et stérile – du "moi"¹ ».

Difficile de savoir si la représentation, qui découle forcément de l'interprétation de la pièce par le metteur en scène et la comédienne, a influencé le jugement de Lemaitre. Il reste que sa conception du personnage, bâtie sur une analyse psychanalytique (névrose, adoration du « moi »), se révèle particulièrement dure et plutôt fermée sur elle-même. Quelques mois plus tôt, Henry James, qui avait assisté à la création anglaise de la pièce à Londres, nous semble avoir saisi avec plus d'acuité la nature éminemment ambiguë de la figure d'Hedda Tesman, née Gabler :

1. Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre*, sixième série, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1898, p. 50.



Hedda Gabler, mise en scène par Thomas Ostermeier. Spectacle de la Schaubühne am Lehniner Platz (Berlin), présenté au CNA en octobre 2009. Sur la photo : Katharina Schüttler (Hedda) et Wolfgang Maria Bauer (Brack). © Arno Declair.

L'usage d'Hedda Gabler est qu'elle agit sur les autres et que même ses qualités les plus désagréables ont le privilège, sans aucun doute profondément immérité, mais également irrésistible, de devenir une partie de l'histoire des autres. Et de ce fait, l'on n'est pas sûr qu'elle soit mauvaise, et pas du tout sûr non plus (surtout lorsqu'elle est représentée par une actrice qui rend ambigu ce point) qu'elle soit désagréable. Elle est diverse et sinieuse et gracieuse, compliquée et naturelle ; elle souffre, elle lutte, elle est humaine, et de ce fait exposée à une douzaine d'interprétations, à l'importunité de notre suspens².

2. « On the occasion of Hedda Gabler », *The New Review*, juin 1891, p. 519-530. Traduction française de François Regnault.

Cette sinuosité du personnage l'a rendu perméable à toutes les analyses qui ont tenté de figer Hedda Gabler dans des postures allant du monstre psychopathe au premier exemple dramatique signifiant de femme émancipée pour les mouvements féministes naissants. Un personnage qui, comme tout le théâtre d'Ibsen, selon Régis Boyer, deviendra parfois malheureusement une « tribune de toutes les grandes théories fin de siècle³ ».

3. Régis Boyer, « Introduction », dans Henrik Ibsen, *Hedda Gabler*, traduction, introduction, bibliographie et chronologie par Régis Boyer, Paris, GF Flammarion, 1995, p. 10.

Un monde sous anesthésie

Pauvre créature engoncée dans les mœurs bourgeoises et phalocrates de son époque ou diablesse toute vouée à la destruction de la vie et de la beauté autour d'elle ? Si l'on se fie à la mise en scène d'une maîtrise exceptionnelle que Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne de Berlin, présentait en octobre dernier au Centre national des Arts à Ottawa, Hedda Gabler peut être à la fois l'une et l'autre ; de surcroît, l'œuvre vieille de plus de cent ans supporte également une lecture contemporaine percutante. Pour Ostermeier, la grande norme qui régirait notre époque, c'est l'ennui. Sous la gouverne du metteur en scène, « l'héroïne » créée par Ibsen devient une adolescente boudeuse qui tente de se distraire aux dépens de ses proches, leur arrachant les ailes comme à de vulgaires insectes.

La grande maison bourgeoise est devenue un *penthouse* de verre et d'acier aux lignes épurées, avec ses immenses portes-fenêtres coulissantes, son divan gigantesque, son miroir au plafond. Dans cette magnifique cage conçue par le scénographe Jan Pappelbaum, les créatures se prélassent en bâillant, repues, sans urgence, comme celles du zoo. Les individus se perdent dans les multiplications d'eux-mêmes qui se profilent sur toutes les surfaces réfléchissantes.

Personne ne brûle pour rien, ou si peu, dans cet univers tout droit sorti d'un magazine de design. C'est à peine si les personnages, parfois, s'agitent pour quelque chose : un éventuel poste de professeur, la perspective d'une liaison adultère, la venue au monde d'un enfant. C'est déjà trop pour Hedda Gabler, qui ne pardonne pas aux autres cette capacité, même minimale, qu'ils ont de s'exciter. Voilà pourquoi, à la fin, sa déchéance se révèle totale. En poussant Løvborg au suicide, elle fournit à son mari et à Thea Elsved, la blonde et naïve amie prise sous le charme de l'essayiste inspiré, une raison de vivre : reconstituer l'œuvre du disparu à partir de ses notes, hommage *post mortem* à son génie. Hedda, dégoûtée par son corps qui porte désormais l'enfant d'un mari qu'elle n'aime pas, mais qu'elle voit se détourner d'elle au profit d'un mort, désormais soumise aux caprices de l'avocat Brack⁴, ami des Tesman, qui connaît ses manigances, s'enlève la vie. Un suicide qui passe inaperçu dans l'indifférence générale, comble de l'ironie pour cette femme qui souhaitait tant avoir de l'attention et influencer la vie des autres.

Le ton clair et les silences permettent de prendre la mesure des actes de langage des personnages, de leur portée et de leurs effets. Plus réactifs que proactifs, ils paraissent improviser au gré du hasard. On envie bien sûr aux Allemands leur théâtre national soutenu par l'État et apte ainsi à engager des comédiens permanents. Les interprètes de ce spectacle beaucoup joué depuis sa création affichent un naturel confondant, tout en délicate, sans toutefois se limiter à un jeu qui ne serait que psychologique.

La toute menue Katharina Schüttler compose une Hedda qui, sous une apparente langueur, épie sans cesse son entourage, tentant de repérer la faille à exploiter, le clou sur lequel frapper. Son interprétation fait écho, en partie, à la description du personnage que donnait Lemaître : « Elle est constamment préoccupée de l'effet qu'elle produit sur les autres ; elle se regarde ; même seule, elle pose pour une galerie invisible qu'elle porte partout en elle-même⁵. » Løvborg, véritable figure tragique de la pièce, trouve quant à lui en Kay Batholomäus Schulze un interprète de première force, au magnétisme sauvage. La première fois qu'il entre sur scène, le temps semble se suspendre.

La grande réussite d'Ostermeier aura été de dépoussiérer un classique en lui appliquant une lecture contemporaine cohérente qui ne trahit pas l'esprit d'Ibsen, mais en révèle au contraire toute la modernité. À notre époque, alors que la vie des nantis et des pourvus constitue un spectacle continu dont les masses s'abreuvent, l'équipe de la Schaubühne met en lumière le désarroi d'un monde où, à force de ne manquer de rien, l'être en vient à se faire souffrir et à faire souffrir les autres pour se convaincre qu'il est bien en vie. ■

4. Brack, considéré par Régis Boyer comme le personnage moteur de la pièce à cause de ses actions et de son rôle de révélateur du caractère réel de Hedda, m'est plutôt apparu dans la version d'Ostermeier (où il est joué par Wolfgang Maria Bauer) comme un double à peine plus dégourdi de Jørgen Tesman. La scène où il tente d'abuser physiquement de l'épouse de son ami alors qu'il est ivre témoigne de sa mollesse ; lorsqu'à la toute fin il semble atteindre son but, c'est davantage par chance que par stratégie. Le choix du metteur en scène contraste ainsi avec la version québécoise la plus récente de l'œuvre, le *Hedda Gabler* monté au Théâtre de la Bordée (Québec) par Lorraine Côté en janvier 2009. Brack, interprété avec brio par Réjean Vallée, faisait preuve d'un raffinement et d'un machiavélisme absents dans la production allemande.

5. *Ibid.*, p. 53.

Hedda Gabler, mise en scène par Thomas Ostermeier. Spectacle de la Schaubühne am Lehniner Platz (Berlin), présenté au CNA en octobre 2009.
Sur la photo : Katharina Schüttler (Hedda) et Kay Batholomäus Schulze (Eilert Lovborg).

© Arno Declair.

